

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 25 (1922-1923)

Artikel: Deux hommes
Autor: Elder, Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-749970>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

pour tromper les uns et les autres et cependant garder, comme elle a faict ses enfans, qui ont successivement régné par la sage conduite d'une femme sy avisée. Je m'estonne qu'elle n'a encore faict pis » . . .

ZÜRICH

ROSA SCHUDEL-BENZ

¤ ¤ ¤

DEUX HOMMES

De temps à autre un nouveau livre d'Octave Mirbeau paraît sur le marché. Nous avons eu dernièrement les recueils de nouvelles; nous en sommes aux brochettes d'articles. A l'accoutumée, il est prudent de n'accueillir qu'avec méfiance les gerbes que des éditeurs avisés ou des héritiers rapaces moissonnent sur le tombeau des hommes célèbres. Le raclage des fonds de tiroir et la fouille des corbeilles à papier sont une manière d'assez basse brocante que l'on décore du nom *d'hommage aux morts*. Parfois même il s'y mêle une piété réelle, attristante. Des disciples fidèles, des admirateurs vont, en chantant des hymnes, jusqu'à vider les eaux sales de leur dieu. Il ne se passe guère de trimestre qu'on ne lise, dans les meilleures revues, des *inédits* ou des *lettres* de quelque génie trépassé dont l'intérêt est frissonnant. « Venez dîner ce soir. Je tiens le homard promis par Théodule! » ou bien : « Ma pipe me regarde de son bel œil noir si largement cerné. » Voici à peu près le ton et la substance. Stendhal fut longtemps le fournisseur en titre des regrattiers. Mais aujourd'hui qu'on a démontré qu'il n'avait peut-être pas écrit plus de deux volumes sur vingt et que son œuvre n'est qu'un long plagiat, il a cédé la place. Remy de Gourmont l'occupe avec une autorité encore intacte. Car il faut un maître aux thuriféraires. On naît thuriféraire comme on naît poète, fesse-mathieu ou rat de bibliothèque. La raison ne joue qu'un rôle infime et parfois désastreux dans l'inclination des hommes. Au fond il n'y a que des tempéraments. Tel apporte au monde un sang rouge, tel un sang bleu. Les tempéraments s'agglomèrent par affinités. Et voilà des chapelles. Balançons l'en-censoir, fouillons, grattons, retournons, vidons! Notre génie a du génie jusqu'en ses virgules!

En vérité, il y a toujours beaucoup de déchets dans la plupart des œuvres. Souvent un côté actuel qui vieillit vite, se dessèche et tombe comme feuilles mortes. On dit aimablement: « Cela date » et quelquefois c'est pittoresque, généralement insipide. Ce risque d'être passé de mode était grand à reprendre des articles parus au jour le jour de 1889 à 1899. Quels écrivains, quels journalistes supporterait bravement l'épreuve? Octave Mirbeau vient de la subir, on peut dire victorieusement, avec la publication du livre *Des artistes*.¹⁾

Il s'agit, dans ces pages, de peintres et de sculpteurs: Delacroix, Rodin, Raffaelli, Monet, Pissaro, Van Gogh, Maufra, Gauguin... Mais il s'agit plus encore de bon sens, de conscience claire, de probité, de simplicité, d'amour de la vie. Ces feuilles, données à la hâte, à l'occasion d'une exposition, d'un livre, d'un fait-divers artistique, parurent en leur temps dans le *Gil Blas*, *L'Echo de Paris*, *Le Figaro*, *Le Journal*, *Le Gaulois*. Et voici un premier sujet de méditation! Aux entours de 1890, ces journaux étaient jeunes et se targuaient de marcher en avant-garde. Ils n'avaient pas peur d'un texte vert ni d'une attaque brusquée. On y appelait un chat un chat et Burne-Jones une pantoufle. Bien plus, on pouvait y émettre des idées, y discuter, y rire. Quel chemin parcouru depuis! Comme la vieillesse est venue brusquement, sans âge mûr, avec ses bégaiements plaintifs, ses fenêtres closes, ses pieds aux chenêts! La presse entière a pris la robe de chambre, le bonnet grec et s'est assise, l'œil inquiet, près du coffre-fort national. Chut! Ne parlez pas si haut, ne heurtez pas les meubles, n'ouvrez pas les persiennes, saluez le maître!... Et le plus triste c'est que les nouveaux-nés portent, en naissant, des rides, la robe de chambre et le bonnet de coton.

Aujourd'hui, sauf par une extrême-gauche sans conséquence, les articles de Mirbeau risqueraient de n'être accueillis nulle part. Ils se divisent en deux classes. Les articles de critique et les farces. Je dis farce au sens où on l'entend des charges de tréteaux. Celles-ci sont nombreuses, larges d'improvisation, puissantes, comiques et rappellent les meilleures épisodes de

¹⁾) Flammarion, Paris.

La 628-E 8, des Vingt-et-un jours d'un neurasthénique et de L'Abbé Jules. Mirbeau possédait le génie du guignol, l'invention grotesque et la faculté d'animer, de gonfler jusqu'à l'épique le ridicule et les tares. Il dresse ici des portraits de certains peintres préraphaéliques et de leurs dévotes liliales et démoniaques qui ne manquent pas d'une joyeuse saveur.

Evidemment, en 1923, tout cet excès de geste, ces indignations bruyantes, ce tumulte de redresseur de torts paraissent souvent puérils. Mirbeau est toujours un peu dans la posture d'un monsieur auquel on marche sur le pied et qui s'en plaint en criant. Cris fondés au reste et qui sont loin d'être sans noblesse! Mais renier un ami parce qu'il vient d'être décoré de la Légion d'Honneur, invectiver contre monsieur Dagnan-Bouveret parce qu'il fait de mauvaise peinture, prendre le monde à témoin de l'injustice concertée des commissions des Beaux Arts, tout cela ne va pas sans naïveté. La croix n'ajoute rien au talent d'un artiste, ne lui en donne pas, mais n'est pas non plus une déchéance irrémédiable. C'est une bien petite chose dans le plan social et rien du tout dans le plan artistique. Et au lieu de prendre le deuil s'il arrive à un de vos amis de l'avoir, il est plus convenable de lui envoyer les félicitations d'usage. La passion tapageuse, à juste titre, s'est émuossée avec le temps. Le romantisme a posé le feutre, ce qui ne veut pas dire qu'il soit mort. C'est Nietzsche qui remarque qu'au pessimisme désolé du naturalisme succédera un pessimisme dyonisien, c'est-à-dire qui ne s'en fera pas accroire mais s'accommodera sainement, joyeusement des ombres qui faisaient pleurer nos devanciers. Monsieur Jean Cocteau, qui est fin, mais a le tort de croire qu'il représente les temps modernes alors qu'il signale tout juste une petite école, n'a pas manqué de relever à son profit la réflexion du philosophe. D'autres avant lui avaient pratiqué cette attitude spirituelle, normale dans une époque qui a fixé le principe de l'instabilité et de la relativité. Mais il y a toutefois, dans certains groupes, une façon d'être dionysien qui consiste à berner joyeusement les badauds, et il faut reconnaître que cela leur est propre.

La meilleure partie des articles de Mirbeau réside dans ses vues sur la peinture, la sculpture. Ses jugements n'ont pas

vieilli; ses louanges et ses blâmes ont conservé toute leur valeur. Dès le début il a flairé la maîtrise de novateurs tels que Claude Monet, Pissaro, Van Gogh, Gauguin. Un sens très sûr du beau, un instinct violent pour la santé, pour la vie, le conseillaient. Il va droit dans les chemins clairs, ensoleillés et tourne bride avec humeur devant les marécages. La contorsion, l'artifice, le tarabiscotage, l'ambiguïté l'exaspéraient autant que la simplicité, la force saine l'enthousiasmaient. Enthousiasme clairvoyant, d'ailleurs! Avec un esprit d'analyse très pénétrant, une critique perspicace, il démonte les causes de ses admirations et vous en met les pièces, une à une, sous les yeux. Mirbeau n'est pas qu'un combattif, un pourfendeur. C'est aussi un voyant plein de sagesse. Chose singulière, cet homme de lettres n'est pas gâté par la littérature, et, quand il regarde une œuvre d'art, il y voit un jeu de lumières et d'ombres, de couleurs, une architecture de plans et de masses, avant le sujet ou les procédés. La gloire sur l'anecdote, la théorie, si chères aux écrivains d'art, lui sont à peu près étrangères. Il voit en peintre et discute en homme. Discussion forte, serrée, menée de son grand style dru, limpide, bien cadencé, de son grand style honnête.

Ses opinions sont nettes: il ne mâche pas les mots. Admirateur fervent d'Eugène Delacroix, il le place, avec quelque raison, entre Rembrandt et Véronèse. La passion humaine du Hollandais se rencontre en effet, chez notre romantique, avec la fougue colorée du Vénitien. A tous propos Mirbeau revient sur l'œuvre de Rodin qu'il loue sans réserve et défend sans compter. Maufra, mademoiselle Claudel lui tirent des cris d'admiration excessive et Maurice Denis excite injustement sa verve caustique. C'est que tout ce qui ressemblait, même de loin, à une naïveté artificieuse lui donnait sur les nerfs et que la gaucherie habile, pieuse ou élégiaque de l'enlumineur exquis qu'est Maurice Denis, se confondait pour lui avec les exécrables fadeurs de la peinture dite spiritualiste. —

« La décadence fut produite par la facilité de faire et par la paresse de bien faire, par la satiété du beau et par le goût du bizarre. » Ainsi parle Voltaire dans *La princesse de Babylone* et il faut avouer que la remarque convient bien à notre époque.

Parcourez les rues de Paris, les expositions, feuilletuez les livres . . . mais évitez de regarder en arrière, car les œuvres du passé sont une toise qui rapetisse implacablement les ébauches d'aujourd'hui. L'architecture qui vit spécialement d'harmonie, de proportions, de discipline, l'architecture est morte la première. Depuis cent ans il n'y a plus d'architectes. Le Directoire nous a donné les derniers pavillons à la fois élégants et précis. Après, chacun s'est mis à divaguer à sa guise et au petit bonheur de ses impulsions. La peinture a tenu tout le XIX^{me} siècle, admirablement, parce que le tempérament joue tout de même un rôle important dans les arts du dessin. Mais la saturation du beau n'a pas manqué de peser sur les peintres. Et puis tant de choses avaient été dites en toutes langues! Il fallait trouver du nouveau. On a médit des maîtres, du passé, de la tradition. Le Louvre, voilà le coupable avec ses leçons insupportables de pédanterie! Toute beauté réside dans la naïveté, le pieux balbutiement, l'intention informulée. C'est au berceau, à l'instinct frais éclos qu'il faut s'adresser. L'ignorant est l'artiste par excellence, celui dont les inventions chaotiques donneront le choc à notre émotion. Voici le moment de répéter avec l'Ecclésiaste: « Marche comme ton cœur te mène! » Tout est dans les intentions. Et comme l'a écrit je ne sais quel critique: « L'esprit se plaît aux indications sommaires qu'il complète au gré de sa fantaisie. » Ajoutons l'esprit moderne, lequel s'accorde admirablement de la bêtise, aussi bien que l'art du même temps.

Encore si tous ces soi-disant novateurs n'avaient pas la prétention de continuer les maîtres, s'ils avouaient avoir rompu tous les ponts et batifoler à l'aise comme une meute dans un magasin de porcelaine? Mais il ne manque pas de joyeux écrivains pour démontrer que Dunoyer de Segonzac est le fils de Courbet, les cubistes les continuateurs d'Ingres, Van Dongen ou Dufy les héritiers des grands Vénitiens! A les entendre, nos peintres ont du génie et se placent sur les sommets. Publicité, camaraderie, naïveté? . . . De tout un peu. A la vérité nous ne manquons pas de gens habiles, humbles, petits, remuants. Mais où une grande voix, où une force féconde, où une science implacable malaxée comme une glaise dans une main de génie?

Ah ! Mirbeau ! quel sujet de rire et de flageller les vagissements éperdus de 1923 qu'annonçaient déjà les pâmoisons de 1890 !

Il n'y a plus de foi, il n'y a plus de cour ! Il manque un conseiller religieux, une grande passion collective qui donne à l'âme des masses son unité et inspire les œuvres fortes dans un caractère défini. Il manque simplement une élite dont le goût aurait en quelque sorte force de loi. Le peuple prit conscience de lui-même, jadis, dans les cathédrales qui sont la figure émouvante de son espoir. Tout un lyrisme d'acceptation, de conscience, de joie intérieure et de pure naïveté y est gravé. Aujourd'hui il y a le prolétariat qui est une fédération d'individualismes, et ce n'est pas la même chose. Plus de ferment spirituel, plus de candeur pour animer des légendes. Quel sentiment universel pourrait sourdre de cette humanité qui se meut dans la géométrie et la machine ? Quelle inspiration naître de la communion dans le cinéma ou le feuilleton ? ... A l'autre bout, en haut, c'est l'argent, mais ce n'est pas le goût. Les gagnants de la foire d'empoigne passent du coton à la soie au gré de leur courte fantaisie. Etonner et payer cher, c'est la formule. S'il y a encore une élite, elle est pauvre, discrète, et vit retirée sous la tente, sans bruit, sans influence.

Il faut attendre. On ne saurait désespérer de la vie. Elle va son cours en dépit des constatations les plus affligeantes et malgré nos rebellions. Au moins les beaux gestes d'un Mirbeau nous consolent-ils ! Et, lorsque nous nous débattons dans les ténèbres, il est bon d'entendre une voix de bronze chanter noblement et sans peur.

* * *

J'aurais voulu consacrer plus que cette fin d'article au nouveau livre de J. H. Rosny Aîné *Dans la nuit des cœurs.*¹⁾ — Les réflexions précédentes m'ont égaré. J'admire beaucoup J. H. Rosny Aîné, non seulement à cause de sa forme ample, puissante, nouée de raccourcis parfaits, traversée de clairières qui défoncent le temps, l'espace, mais parce qu'il est un écrivain qui pense, qui a une philosophie et une jauge pour peser la vie.

¹⁾ Flammarion, Paris.

C'est un cas qui devient rare. Les nouveaux venus apportent chacun des dons, de l'habileté littéraire, mais de moins en moins de substance humaine. Il y en a, comme M. Giraudoux, subtil et exquis d'ailleurs, qui jonglent avec les images comme au bilboquet et réussissent imperturbablement la série de cent, voire de mille. D'autres, comme M. Arnoux, se livrent avec le verbe à un sport merveilleux. D'autres, et je pense à M. s'Terstevens, déploient une maîtrise incontestable mais non sans froideur. Je ne parle pas des conteurs d'anecdotes qui n'ont d'autre but que d'amuser ou de vendre. Même à ce rayon, on trouve des gens pleins de mérites. Toutefois, si tous ces auteurs ont de l'agrément et du savoir-faire, je ne vois pas que leur œuvre dénote une vue quelconque de la vie, une façon personnelle d'interpréter le monde et ses échos au fond de nous.

Dans la nuit des cœurs est mieux qu'un roman: un drame eschylien. Les fatalités filles de nos instincts et des circonstances, rôdent d'un bout à l'autre de l'aventure et ploient les hommes malgré eux. Un esprit cosmique, si caractéristique de Rosny Aîné, environne le drame et le situe à son plan, à la fois infime et immense, dans l'espace. La terre vit avec ses grands spasmes saisonniers, le ciel et ses féeries, les aubes, les crépuscules, les eaux, les fleurs, tout ce qui nous émeut, nous trouble, nous change. Les personnages sont des atomes douloureux lancés dans une orbite implacable. Un grand mystère plane sur leurs actes, leurs détresses, leurs joies. Et partout, à côté de l'événement même, on trouve les réflexions, la pensée de Rosny, si hautes, si variées, si saines. C'est au passage, des riens, comme de petits coups de canne sur la tige des herbes du chemin: glose sur les lettres, l'automobile, la chimère ... qui donne tant de poids aux moindres phrases que les romanciers remplissent d'habitude de sonorités creuses ou d'une perfection stérile.

Lisez *Dans la nuit des cœurs*. C'est une belle œuvre, dense, méditative, toute ruisselante du malheur des hommes et, à la fois, de la joie exubérante de vivre.

BOULOGNE sur Seine

MARC ELDER

¤ ¤ ¤